

> Mot à mot

Chaque semaine, une rencontre avec des auteurs, des autrices qui font l'actualité

«J'aime avoir peur lorsque j'écris»

L'Américaine Katie Kitamura était de passage à Genève pour présenter son roman «Intimités». D'une calme intranquillité, son œuvre interroge notre manque d'appartenance au monde

Julien Burri

«**I**ntimités» est un roman «miroir». Il appartient à cette catégorie de livres qui amène le lecteur à s'interroger sur son rapport au monde et aux autres. Pourquoi se sent-on chez soi dans une ville ou un pays? Quel degré d'intimité entretenons-nous réellement avec nos proches? Et les connaissons-nous aussi bien que nous le pensons? Publié en anglais en 2021, *Intimités* paraît aujourd'hui en français, chez Stock. Katie Kitamura était à Genève le mois dernier pour le présenter à la Société de lecture.

Sa narratrice, une New-Yorkaise, s'installe à La Haye pour travailler comme interprète à la Cour pénale internationale. Adriaan, l'homme avec lequel elle est en train de nouer une relation, part rejoindre sa femme à Lisbonne et ne lui donne plus de nouvelles... La narratrice séjourne seule dans le grand appartement d'Adriaan, sans parvenir à s'inscrire dans une ville qui lui échappe.

A quel lieu, à quelle histoire appartenons-nous?, interroge Katie Kitamura à travers son roman, elle qui est née en Californie de parents japonais. «Ce sentiment de déplacement est ontologique, il définit ma façon d'être au monde», confie l'autrice devant un thé vert, dans une petite salle de la Société de lecture, réservée pour l'interview.

Simplicité apparente

Sa narratrice semble fonctionner normalement, entretient une relation amoureuse, des amitiés... Pourtant, elle se sent à la dérive, comme si elle manquait de réalité. «En tant que romancière, la passivité m'intéresse. La passivité d'un personnage qui, apparemment, ne décide pas de sa vie, qui s'absorbe dans son travail.» Le style Kitamura, s'il fallait le définir, ce serait la saisie de ce flottement contemporain. Une écriture du trouble, d'une calme intranquillité.

«J'aime avoir peur lorsque j'écris, ne pas savoir où le texte me mènera. En tant que lectrice, un texte m'intéresse si je sens que l'auteur prend un risque et s'implique personnellement. C'est le cas avec l'Espagnol Javier Marias.» Elle cite également Marguerite Duras comme influence. C'est peut-être chez Duras qu'elle a appris à se méfier des explications, à privilégier l'ellipse.

Son roman, le quatrième qu'elle a écrit, semble limpide, mais «l'apparence de la simplicité n'est pas la simplicité», prévient l'autrice. Avec talent, Katie Kitamura creuse l'ambiguïté de tout sentiment d'appartenance (à une ville, à une famille). Elle révèle aussi, par petites touches, les enjeux de pouvoir qui se cachent derrière toute prise de parole. Entrer en intimité implique le risque d'être manipulé, abusé, trahi... Le lecteur commence à se méfier de chaque personnage, que ce soit un chauffeur de taxi, un ex-président jugé pour crime contre l'humanité ou une amie de la narratrice. Une menace couve, lancinante.



Katie Kitamura enseigne l'écriture à l'Université de New York. Pour donner naissance à «Intimités», elle a éprouvé le besoin de séjourner à La Haye, aux Pays-Bas, comme sa narratrice, interprète à la Cour pénale internationale. (Rebecca Bowring)



Genre Roman
Autrice Katie Kitamura
Titre Intimités
Traduction De l'anglais par Céline Leroy
Editions Stock
Pages 252

Comment apprend-on à écrire? Une seule recette: «Lire, lire, encore lire. C'est pour moi le mécanisme par lequel je peux comprendre le monde, exister réellement»

La genèse du roman remonte à 2009, lorsque l'écrivaine entend à la radio l'ex-président du Liberia, Charles Taylor, s'exprimer durant son procès à la Cour internationale de La Haye, où il était accusé de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. «Son langage était très déstabilisant. Cet homme a eu un comportement monstrueux, mais c'est un très bon orateur... Nous, écrivains, sommes enclins à croire que le langage doit tendre à la vérité. Ce jour-là, j'ai réalisé combien au contraire il pouvait être utilisé dans le but de tromper.»

Une toile du Siècle d'or

En 2009, elle rédige *Les Pleureuses* (Stock, 2017), dont la narratrice est également traductrice dans un pays étranger. Elle aussi attend le retour d'un homme qui ne lui donne plus de nouvelles. Puis elle se met à écrire *Intimités*. Au même moment, Donald Trump fait campagne et accède à la présidence. «Trump use de violence envers le langage. Il le dévoie pour chercher à persuader. Il coupe les mots de leur sens, il distord la vérité. Notre responsabilité d'auteur, face à cette dégradation, c'est d'être le plus précis possible avec les mots.»

Au cœur du roman, l'autrice a placé un tableau du Siècle d'or hollandais, *Homme offrant de l'argent à une jeune femme*, peint par Judith Leyster en 1631 et conservé au Mauritshuis de La Haye. Un homme debout tend de l'argent à une femme assise, en train de broder. Il l'attire à lui. Pour Katie Kitamura, la maestria du tableau tient à l'incompréhension entre l'homme qui croit vivre une scène de séduction et la femme apeurée et humiliée. Le corps de la brodeuse se crispe et oppose une résistance, un mouvement ébauché, presque imperceptible. C'est cette même finesse que l'écrivaine a cherché à recréer.

Son roman aborde le thème de l'intimité à travers de nombreux personnages et une construction complexe. Mais la broderie est fine, on ne remarque pas le travail qu'il a fallu

pour la réaliser. Chaque personnage semble parler une langue étrangère, sa propre langue, unique, avec laquelle il tente de manipuler les autres.

La traduction française procure, de prime abord, un sentiment d'étrangeté. Comme si, derrière elle, se laissait entrevoir le fantôme de sa langue originale. Ce n'est pas pour déplaire à l'autrice. «Je considère que la traduction enrichit le sens d'un texte. C'est un processus d'addition, non de soustraction. Je voulais que le lecteur anglophone ait l'impression qu'il avait été traduit. En anglais, de nombreux passages semblent légèrement troublants. Syntactiquement, ils ne suivent pas exactement les règles et les conventions. On doit comprendre que la narratrice a une autre langue maternelle, une autre structure, une autre logique. Une langue cachée la hante.» Quelle langue se cache derrière la langue d'écriture de Katie Kitamura? «J'ai parlé japonais jusqu'à mes 5 ans, mais je le maîtrise très mal. Lorsque mes deux enfants sont nés, j'ai ressenti le besoin de leur parler japonais.»

Le temps retrouvé

Après avoir vécu à Londres, Katie Kitamura s'est installée à New York avec son mari, l'écrivain Hari Kunzru. Elle enseigne l'écriture à l'Université de New York. Comment apprend-on à écrire? Une seule recette: «Lire, lire, encore lire. C'est pour moi le mécanisme par lequel je peux comprendre le monde, exister réellement. D'une certaine façon, l'écriture est une prolongation de la lecture. C'est également toujours une forme de traduction.»

Elle a également séjourné à La Haye, pour nourrir l'écriture d'*Intimités*. «Sur la plage, je me suis rendu compte que j'étais déjà venue là avec mes parents.» Sa narratrice vit le même choc mémoriel, dans les dunes, face à la mer du Nord. Le surgissement d'un temps retrouvé. Se souvenir est peut-être le meilleur remède pour se sentir appartenir au monde. ■